

***CONFÉRENCES
DE STRATÉGIE
2003-2004***

Conférences d'introduction

1 - Présentation de la stratégie

1) L'art du commandement

Dans Plutarque, dialogue entre Iphicratès et un Athénien :

- Es-tu un cavalier ?
- Non, je ne le suis pas.
- Alors, tu es un hoplite ?
- Non je ne suis pas hoplite.
- Serais-tu donc un archer, un peltaste ?
- Rien de tout cela. Je suis celui qui sait commander.

Chez Frontin, dialogue entre Scipion Emilien et un de ses soldats qui s'étonne de ne pas le voir partager les épreuves quotidiennes de ses hommes :

- Ma mère a mis au monde un général, pas un soldat.

Différence de nature entre le combat et le commandement. Le combat exige de la force, éventuellement de la ruse, du courage physique, de la discipline.

La tactique est la rationalisation du combat en vue de substituer aux exploits individuels des guerriers l'effort collectif d'une armée soumise à une volonté unique.

Le commandement est un art qui exige en premier de l'intelligence créatrice (Fuller).

Le stratège n'est plus celui qui combat à la tête de ses hommes, c'est celui qui définit et dirige son armée avec une vue d'ensemble.

Le courage du chef n'est pas d'abord physique, il est surtout intellectuel. Il doit être capable de raisonner au lieu de se contenter d'exécuter.

Beaucoup de combattants héroïques ont été des chefs timorés parce qu'ils étaient incapables d'imaginer (Oudinot).

Au bout du raisonnement, il faut une décision. Le stratège unit les deux vertus intellectuelles d'intelligence et de volonté. "Toute intelligence est par sa nature même, le résultat, à la fois ternaire et unique, d'une perception qui appréhende, d'une raison qui affirme, d'une volonté qui agit" (J. de Maistre).

L'histoire militaire est un cimetière de chefs :

- qui n'ont ni compris, ni agi (généraux français en 1870),
- qui ont compris sans agir (Villeneuve, Gamelin),
- qui ont agi sans comprendre (généraux de la Première Guerre mondiale : Joffre, Haig, Falkenhayn).

Les grands chefs militaires dont l'histoire a retenu le nom sont rares. Les mêmes erreurs se reproduisent presque mécaniquement à toutes les époques.

Cet art du commandement peut être inné, mais les stratèges instinctifs sont rares (Masséna).

Il peut s'acquérir par l'expérience mais celle-ci n'est ni nécessaire (Condé), ni suffisante (le mulet de Frédéric II).

La règle est que cet art du commandement s'acquiert par le travail intellectuel et se perfectionne par l'expérience.

Les grands stratèges ont tous subi l'influence d'un maître ou de plusieurs. "Au fond des victoires d'Alexandre, on trouve toujours Aristote" (De Gaulle).

- Guibert et Napoléon,
- Folard et Davout,
- Ardant du Picq et Pétain.

Une réflexion juste n'est pas la garantie du succès, mais elle est une précaution contre les erreurs grossières. "La science ne suffit pas à faire de grandes choses mais elle empêche d'en faire de détestables" (Lewal).

C'est le but de l'enseignement militaire supérieur de vous donner une telle formation.

Le général de Lattre a assigné à l'ESG lors de sa réouverture en 1947 une double finalité :

- "d'abord préparer les officiers à l'exercice des fonctions les plus élevées des états-majors supérieurs,
- ensuite permettre de sélectionner le haut-commandement de l'avenir, en formant des chefs capables de commander".

Cette double mission se traduit par deux enseignements de nature différente :

- le service d'état-major exige un savoir technique, attentif aux détails, centré sur les moyens, codifié dans des manuels et des instructions,
- l'exercice du commandement relève d'un savoir spéculatif dirigé vers les ensembles, combinant les moyens et les fins, non odifiable.

Cette science du commandement a un nom, c'est la stratégie.

2) Le champ de la stratégie

Difficulté de définir la stratégie. Aucune définition ne peut prétendre englober tous les aspects d'une activité dont le domaine est immense.

Au delà de l'incertitude sur la définition de la stratégie, l'opinion commune s'accorde sur l'idée que la stratégie est le niveau le plus élevé de conduite d'un conflit. Ailleret 1965 :

- "Niveau où se conduisent et se préparent les opérations militaires à l'échelon le plus élevé du commandement (stratégie militaire).
- Niveau de ceux qui décident la guerre et qui en assurent la conduite d'ensemble (stratégie gouvernementale)".

Apparaît d'emblée le dualisme qui distingue la stratégie de la tactique.

La tactique est strictement militaire et dirigée vers des objectifs immédiats. Elle est dépendante des moyens disponibles, elle se caractérise par le primat de la force.

La stratégie prépare et permet en cas de victoire le règlement final, mais elle ne conclut pas : la victoire militaire n'est qu'une fin intermédiaire, le vrai stratège sait qu'il doit tenir compte des fins ultimes qui relèvent de la politique.

Le vrai stratège fait la différence entre des succès tactiques et une victoire stratégique (Mannerheim en 1940 à propos de la continuation de la guerre d'hiver).

Le vrai stratège saisit la double dimension, militaire et politique des problèmes auxquels il est confronté (Mannerheim en 1941 à propos de l'attaque de Leningrad).

3) La crise de la stratégie contemporaine

Le XX^e siècle a été caractérisé par une intensité croissante des conflits aboutissant :

- à la guerre totale, c'est-à-dire à la négation du droit de la guerre classique ;
- et à la guerre froide, c'est-à-dire à la négation de la distinction traditionnelle entre la paix et la guerre.

Ces mutations entraînent l'apparition de nouveaux concepts à partir de l'entre-deux-guerres : grande stratégie (Liddellart), stratégie générale (Castex), stratégie élargie (Hitler), stratégie globale (Fioravanzo), stratégie nationale (USA), stratégie totale (Beaufre), stratégie intégrale (de Lattre).

Dorénavant le stratège n'est plus celui qui conduit les armées mais celui qui coordonne les forces de toutes natures au service de la stratégie nationale ou totale :

- forces militaires,
- forces économiques : mobilisation économique depuis la Première Guerre mondiale,
- forces politiques : toutes les énergies de la nation sont mobilisées dans un conflit qui n'est plus seulement d'intérêts mais d'idéologie,
- forces sociales : la population, à laquelle on demande des sacrifices sans précédent, doit être encadrée par la propagande (rôle des médias dans toutes les sociétés) et par la répression (lois d'exception),
- forces scientifiques et techniques : on cherche le moyen nouveau qui permettra de surclasser l'ennemi (des gaz et des sous-marins à l'IDS).

Conséquence logique, la dimension militaire n'est plus qu'une dimension parmi d'autres, d'où tentation de généraliser la stratégie. La stratégie n'est plus que la politique en acte, voire même n'importe quelle action

rationnelle. On a ainsi une stratégie économique, une stratégie d'entreprise, une stratégie électorale...

Le résultat est une confusion extrême au plan des concepts : on a une stratégie d'entreprise et on pratique la gestion des crises. On aboutit même à des aberrations : gesticulation dans les crises.

Ce sens large de la stratégie est un sens faible puisqu'on l'applique à des domaines qui n'ont aucune logique commune. La stratégie est partout, elle n'est plus nulle part.

On surmonte le problème de deux manières :

- soit en renonçant à définir la stratégie (glossaire inter-armées d'emploi des forces qui définit le niveau stratégique mais pas la stratégie),
- soit en donnant une définition vague (Montbrial : "science de l'action volontaire, finalisée et difficile car ayant à surmonter des obstacles" ; acte stratégique par excellence dans cette conception : l'ascension de l'Everest).

Contre ce confusionnisme nécessité de retrouver l'essence de la stratégie, de lui rendre son véritable critère.

La stratégie est une dialectique des intelligences, employant la force ou la ruse pour résoudre leurs conflits. Cette force peut être effectivement mise en oeuvre (stratégie d'action) ou être virtuelle (stratégie de dissuasion).

La force militaire n'est plus centrale. Les politiques de bien-être ont détrônées les politiques de puissance, mais ces dernières n'ont pas pour autant disparu (guerre d'Irak).

Le génie stratégique n'a plus le dernier mot contre la puissance industrielle (guerre de Sécession, guerre du Pacifique) mais il conserve la capacité unique de renverser le cours des choses de manière rapide, alors que les forces économiques ou sociales ne font généralement sentir leurs effets que dans la longue durée.

Le conflit stratégique n'est pas une simple concurrence, mais un affrontement susceptible de déboucher sur la destruction, la mort d'un des protagonistes.

Il faut donc réaffirmer avec force la persistance et la spécificité de la stratégie en tant qu'instrument au service de la politique.

Aujourd'hui comme hier, la politique internationale s'incarne dans les figures emblématiques du diplomate, qui opère selon une logique d'influence, de recherche du compromis si possible avantageux, en tout cas raisonnable, et du stratège qui opère, selon une logique de puissance, qui recherche la victoire.

Certes, les choses sont devenues plus compliquées avec ces crises à mi-chemin entre la paix et la guerre mais il est possible d'opérer une distinction entre diplomatie de crise (médiation, bons offices) et stratégie de crise (déploiement préventif, intimidation, interposition ; en clair dès que la force entre en jeu).

D'ailleurs, dans les opérations récentes de maintien, de renforcement ou d'imposition de la paix, s'il n'y a plus officiellement de vainqueur (la victoire a cédé la place à l'état final recherché), il y a toujours un vaincu.

II – La science stratégique

1) La nécessité de la réflexion

La stratégie est un art en tant qu'elle est une pratique. Mais elle est aussi une science en tant que cette pratique s'appuie sur un corps de connaissances systématiquement ordonnées, qui peut faire l'objet d'une étude scientifique (au sens des sciences sociales).

L'art stratégique est pratiqué par le stratège, la science stratégique par le stratéguiste. L'époque contemporaine a tendu à dissocier l'homme de puissance de l'homme de connaissance alors qu'ils avaient longtemps été confondus.

La science stratégique est pragmatique. C'est une science pour l'action. Mais cette action a besoin de la réflexion : la doctrine contient une théorie implicite ou explicite.

La doctrine va se traduire très concrètement par des règlements, des instructions, des procédures, mais aussi par des choix humains, matériels et budgétaires.

La théorie transforme un savoir instinctif en savoir scientifique, des intuitions en système. Elle définit des concepts, des méthodes supposées universellement valables en tout cas applicables au-delà des préoccupations immédiates.

La doctrine fait application de la théorie à un cas concret. Elle est locale (nationale), unilatérale, prescriptive, immédiate. On admet un débat doctrinal mais la doctrine officielle requiert l'adhésion des exécutants.

La dimension intellectuelle accompagne la dimension matérielle, plus l'investissement matériel est grand, plus l'investissement intellectuel doit suivre ou plutôt précéder : le choix d'un modèle ne dépend pas seulement des possibilités

techniques et financières, mais aussi de l'idée que l'on se fait de l'instrument et de son emploi.

Une stratégie complexe ne peut s'élaborer de manière purement empirique. Les grandes mutations tactiques et stratégiques s'accompagnent d'une maturation intellectuelle intense :

- pensée militaire du XVI^e siècle et révolution militaire moderne,
- pensée militaire du XVIII^e siècle et synthèse napoléonienne,
- débat de l'entre-deux-guerres et blitzkrieg,
- rôle des théoriciens dans la révolution nucléaire.

La mutation radicale de la stratégie n'amoindrit en rien la valeur des classiques à condition de ne pas se méprendre sur leurs fonctions : ils ne fournissent pas des modèles immédiatement applicables mais une méthode de raisonnement.

Exemples :

- Poirier caractérisant l'après-guerre froide par le concept d'attente stratégique emprunté à Camon dans ses études sur la guerre napoléonienne,
- Boyd rénovant la théorie aérienne avec sa boucle OODA par la combinaison de Clausewitz et de l'épistémologie contemporaine (Heisenberg, Godel),
- analogies entre opérations de maintien de la paix et opérations de pacification décrites par Lyautey, Gallieni et Pennequin.

A chacun de se constituer sa bibliothèque stratégique personnelle dans laquelle il puisera les éléments de sa boîte à outils conceptuelle (Poirier).

Conclusion : cette réflexion a un sens, elle est nécessaire pour que la définition et l'emploi des moyens soient ordonnés en vue de fins préalablement définies.

Sans cette réflexion, l'appareil militaire sombre dans la routine bureaucratique ou dans les rivalités corporatistes avec les résultats que la France a connus en 1870 ou en 1940.

Certes, on peut dire que le désordre doctrinal aboutit au même résultat (Jeune École) mais cela n'infirme pas la nécessité de la réflexion : l'arme de la critique avant la critique des armes.

2) Les méthodes stratégiques

Chaque auteur choisit plus ou moins consciemment une méthode, c'est-à-dire une progression logique de son raisonnement. On peut en recenser au moins une demi-douzaine.

La plus connue est la méthode historique. Déjà pratiquée par les auteurs grecs et romains, elle se sert de l'histoire comme laboratoire. Au premier degré, l'histoire fournit des exemples. Plus perfectionnée, elle permet de construire des modèles systématiques.

Elle procède généralement par comparaison pour identifier des répétitions, des constantes qui vont être érigées en règles d'action pour l'avenir, avec le risque permanent de faire une lecture incorrecte des exemples retenus ou de tirer des conclusions générales d'expériences particulières.

La méthode philosophique pratiquée par les auteurs les plus profonds, de Sun Zi à Clausewitz, part des concepts qui vont donner lieu à un enchaînement logique de propositions : qu'est-ce que la guerre ? Quelles sont les fins de la guerre ? Avec quels moyens ? Selon quels procédés ?...

C'est la méthode la plus riche, la plus abstraite, donc la plus difficile et la moins comprise, car éloignée souvent des préoccupations immédiates du stratège.

Clausewitz veut penser la guerre alors que Jomini, plus historique, veut fournir les moyens de faire la guerre.

Le XIX^e siècle a vu une méthode semblable, dite rationnelle, forme dégradée de la méthode philosophique qui s'efforce de réduire la part des facteurs moraux pour faire de la guerre une simple technique. Ce genre de raisonnement a priori a connu un renouveau depuis 1945 dans des domaines spécifiques : stratégie nucléaire avec les scénarios, réflexion opérative et tactique avec la recherche opérationnelle.

Le XX^e siècle a également connu le développement de la méthode réaliste ou positive qui récuse les enseignements de l'histoire pour partir des moyens et de l'état de l'art à un moment donné (Jeune Ecole, Fuller).

La méthode géographique part du milieu avec une approche d'abord statique (géographie militaire) puis dynamique (géostratégie).

Signalons enfin la méthode culturaliste qui met en évidence la variabilité de la stratégie en fonction des cultures et la méthode prospective qui a fait l'objet de multiples tentatives rarement convaincantes.

L'enjeu méthodologique, souvent méconnu, est fondamental : la méthode détermine l'objet.

La méthode historique, la méthode réaliste, la méthode géographique, la méthode culturaliste s'appuient sur l'expérience. La méthode philosophique, la méthode rationnelle, la méthode prospective s'appuient sur le raisonnement.

Le choix d'une méthode conditionne très largement les résultats :

- la méthode historique met en évidence des permanences, relativise les changements,
- la méthode réaliste, la méthode culturaliste soulignent le caractère contingent de la stratégie, atténuent ou nient la valeur des permanences,
- la méthode géographique réduit le libre arbitre du stratège puisqu'elle lui impose des points clés, des voies naturelles d'invasion...

La méthode philosophique n'a pas ces défauts, mais laisse le stratège face à l'angoisse de la complexité du problème à résoudre, en l'absence de règles a priori. C'est pour cela qu'il y a peu de vrais clausewitziens.

Toutes ces méthodes sont pratiquées encore aujourd'hui et l'on peut établir des généalogies de Jomini à Warden, de Clausewitz à Boyd. La stratégie aérienne que l'on croit intégralement conditionnée par le matériel n'échappe pas à la loi commune : les controverses y sont aussi vives qu'ailleurs.

Aujourd'hui, la RMA n'est pas simplement un fait technique, c'est aussi une construction théorique et doctrinale dont les applications concrètes sont évidentes (alignement inévitable sur la puissance impériale, seule à posséder une panoplie complète).

Toutes ces méthodes sont légitimes mais partielles. Aucune ne peut prétendre épuiser l'immense réalité stratégique.

La seule solution convenable réside dans une méthode synthétique (Castex) qui met en évidence les dialectiques stratégiques :

- dialectique des principes et des procédés,
- dialectique de l'espace et des forces,
- dialectique de l'espace et du temps,
- dialectique des facteurs et des acteurs.

III - Les principes stratégiques

1) Les enseignements de la science stratégique

Le précédent cours a décrit la science stratégique avec ses modalités, ses méthodes. Le problème central est de savoir à quoi elle aboutit concrètement :

En tactique, la réflexion débouche sur des règlements, des procédures

En stratégie, rien de tel en raison de la nature spéculative et intuitive de la matière.

Il n'y a pas de règles stratégiques immédiatement applicables à une situation donnée, il y a simplement des orientations générales qui constituent des points de repère pour le raisonnement du stratège.

Ce sont ces orientations que la science stratégique a théorisées sous l'appellation de principes.

On peut dire que les principes fournissent un étalon universel permettant une évaluation commune des décisions stratégiques.

Les principes à eux seuls ne constituent jamais une garantie du succès tant la décision stratégique est dépendante des circonstances de temps, de lieu, de rapport de forces matérielles ou morales.

En revanche, les principes constituent une garantie assez sûre contre les fautes grossières : une décision qui respecte les principes est moins dangereuse qu'une décision qui s'en écarte de manière flagrante.

Sauf bien entendu, si cet écart a été consciemment calculé : la prise de risque est alors considérable avec une espérance de gain correspondante. "C'est déjà quelque chose de savoir qu'on s'écarte des principes" (Napoléon).

La recherche des principes a commencé dès l'Antiquité. On la trouve chez Onosander, 1^{er} siècle. Elle est systématisée par Végèce 4^e siècle et resurgit à partir de la Renaissance.

D'abord recherchés dans le domaine tactique, les principes ont ultérieurement été transposés à la stratégie.

Les règles sont en effet semblables, elles ne sont pas nécessairement identiques et l'un des problèmes centraux de la théorie est de bien distinguer les principes des procédés (Chambray/ Marbot à propos de la retraite sur lignes convergentes).

Un principe n'est jamais qu'une vérité très générale qui peut s'incarner dans des procédés très divers, voire rigoureusement contradictoires (sûreté par le front continu, 1918 ou par la mobilité, 1940).

Pendant longtemps, les principes étaient le résultat d'une démonstration minutieusement argumentée. À partir de la fin du 19^e siècle, les auteurs les ont réduits à un seul mot : initiative, concentration, sûreté...

L'inconvénient est d'accroître le risque de mauvaise interprétation d'une réalité complexe.

Les auteurs affichent une divergence radicale dans l'énumération des principes. Certains n'en retiennent qu'un petit nombre (Grouard 1 [simultanéité des efforts], Labouerie 2 [foudroyance et incertitude], Foch 3 [liberté d'action, économie des forces, surprise]) d'autres proposent des listes beaucoup plus longues (Fuller 8 + 1 [Ménil-Durand : 53 principes !]).

Cette imprécision n'est pas synonyme d'échec de la réflexion, elle montre simplement que les principes ne sont pas donnés a priori, mais construits par le raisonnement.

Finalement, l'important dans les principes est moins de les trouver que de les chercher : le stratège doit construire son propre système ; dépasser le stade de l'intuition pour se doter de l'armature intellectuelle qui lui permettra de réagir à n'importe quelle situation (Caron).

2) Identification des principes

Au-delà de la variabilité entre les différentes listes proposées, on parvient tout de même à identifier un certain nombre d'idées-forces qui témoignent des acquis de la réflexion, du passage de la stratégie instinctive à la stratégie scientifique.

L'idée centrale est la recherche de la supériorité sur l'ennemi au point et au moment décisifs : "des armées se conformant aux lois naturelles attaquaient là où l'ennemi était le plus faible" (Dispute sur le sel et le fer).

Cette supériorité peut être acquise par l'accumulation des moyens, par réunion judicieuse au point choisi (principe de concentration) ou par constitution d'une force supérieure (principe de masse).

Cette supériorité peut aussi résulter de la vitesse (principe d'initiative) ou de la souplesse (principe de flexibilité) de mise en œuvre des moyens.

Ou de l'exploitation de l'impréparation de l'ennemi (principe de surprise). Cette surprise peut être temporelle (campagne d'hiver de Turenne), géographique (attaque sur Sedan en 1940), technique (emploi des gaz par les Allemands en 1915, des chars par les Alliés en 1916), doctrinale (mise en ligne des corps de réserve par les Allemands en 1914).

Cette supériorité découle aussi de l'emploi actif et intelligent, des moyens disponibles (principes d'activité, de direction ou d'orientation, de coopération ou de liaison).

Sans se laisser dominer par l'ennemi, principe de liberté d'action : "On ne doit pas compter que l'ennemi ne viendra pas, on doit se rendre inattaquable" (Sun Zi).

Sans gaspillage, c'est-à-dire avec une juste proportion entre les moyens disponibles et les objectifs poursuivis (principe d'économie des forces).

Le tout accompagné des précautions permettant de prévenir les réactions de l'ennemi, principe de sûreté (à ne pas confondre avec l'absurde principe de précaution).

Dans le cadre d'une conception d'ensemble, combinant les fins et les moyens : principes de la manœuvre, de l'objectif (contra Yamamoto), d'unité de commandement.

Dans la longue durée (principes d'endurance, de soutien).

Respectant le sens commun (principe de simplicité).

Ces principes doivent toujours être observés quels que soient la situation et le rapport de forces.

Une règle qui n'est pas d'application universelle n'a pas valeur de principe : exemple du faux principe de l'offensive.

Chacun de ces principes s'incarne dans des procédés très divers :

- concentration par masse ou par dispositif articulé ;
- manœuvre frontale, de débordement, d'enveloppement, de retraite, de déception ;
- sûreté statique, par couverture front continu ou fortification ou dynamique par le renseignement et la mobilité.

L'énoncé de ces principes n'est pas contestable mais leur caractère de généralité les rend difficilement opératoire.

En outre, les principes ne sont pas toujours conciliables entre eux : concentration et surprise (Friedland), concentration et sûreté (plan Schlieffen) en 1914. Leur combinaison constitue tout l'art du stratège.

Surtout un principe n'a pas de valeur en soi : "le principe n'est jamais connu par lui-même et par lui seul, mais dans et par son application" (Guitton).

Il n'acquiert cette valeur qu'au service d'une finalité.

- concentration est une calamité (Moltke) ;
- surprise ne vaut que si elle peut être exploitée (gaz en 1915, chars en 1916) ;

- initiative ne vaut que si elle peut être conservée (clan XVII en 1914, Citadelle en 1943).

Et en fonction de l'ennemi : "on ne doit pas poser en principe qu'il ne faut jamais diviser ses forces car c'est la seule façon de forcer l'ennemi à diviser les siennes" (Daveluy).

3) Les principes aujourd'hui

Dans un environnement stratégique radicalement transformé, les principes ne sont pas pour autant devenus caduques. Armée de l'air = principes de Foch, l'US Army = principes de Fuller).

Certains principes sont d'application universelle : manœuvre, sûreté, initiative, activité, économie des forces.

D'autres ne concernent que la stratégie d'action (pseudo-principes du maréchal Montgomery : puissance aérienne, administration = règles secondes).

La stratégie de dissuasion a ses propres principes :

- crédibilité (technique des moyens), politique (de la volonté du détenteur) ; de Gaulle, Giscard ;
- sûreté ; contre un déclenchement accidentel ; contre une attaque surprise ;
- manœuvre essentiellement discursive : stratégie opérationnelle remplacée par stratégie déclaratoire (stratégie anti-cités, stratégie contre-forces).

Dans le cadre de la stratégie d'action, certains principes ne valent que pour la stratégie conventionnelle : la guérilla commande la dilution dans l'espace et dans la population plutôt que la concentration (principe générique de distribution).

On voit apparaître de nouvelles listes de principe (Kitson UK, Leonard USA) pour la guerre dans l'âge de l'information mais il s'agit le plus souvent de la reformulation dans un langage supposé plus moderne des principes traditionnels.

Les actuelles opérations autres que la guerre, suscitent de nouveaux principes dont la théorisation est encore embryonnaire :

- adaptabilité,
- crédibilité,
- légitimité,
- réversibilité.

De telles propositions peuvent paraître trop générales mais c'est le propre de la théorie que de se situer dans l'abstraction et dans la généralité. De manière plus concrète, on retrouve la traduction de ces principes dans les doctrines.

Les États-Unis avaient fait un gros effort en ce sens au début des années 90 (doctrine Weinberger).

Il n'est pas sûr qu'ils aient conservé la même rigueur doctrinale dans la récente guerre d'Irak (problème de l'adaptabilité et surtout de la réversibilité).

Conférences d'application

Histoire comparée
des deux guerres mondiales

Enseignements stratégiques

Introduction

L'histoire est un clou auquel on accroche n'importe quoi
(Alexandre Dumas)

Possibilité de choisir n'importe quel exemple historique :

- guerre du Péloponnèse (Thucydide) pour la complexité du contexte politique et l'existence d'opérations combinées à longue distance ;
- le XVII^e siècle pour ses guerres idéologiques et le mélange de guerres conventionnelles et de conflits asymétriques (modernité du XVII^e siècle, Corvisier) ;
- les guerres napoléoniennes, archétype de l'enseignement de l'ESG avec les multiples modèles de campagne qui autorisent des variations sur des cas de figure très différents mais toujours autour des mêmes principes.

Finalement, le choix s'est porté sur la comparaison des deux guerres mondiales :

- parce qu'il s'agit d'un monde industriel et idéologique plus proche de nous et dont nous portons encore l'héritage ;
- parce que ces deux guerres totales présentent des ressemblances et des différences qui permettent de faire jouer à plein les richesses de la méthode comparative.

Le but n'est pas de faire une histoire détaillée des deux guerres mondiales, mais de faire ressortir les enseignements principaux du point de vue stratégique et ce que l'on peut en tirer pour la conduite des conflits en cours.

- * Trois leçons présenteront la trame d'ensemble :

1. Les conceptions initiales
2. L'adaptation à la prolongation de la guerre
3. La rupture stratégique

* Deux leçons seront consacrées à des stratégies particulières :

4. La stratégie maritime
5. La stratégie aérienne

* Deux leçons seront consacrées à la guerre totale :

6. La bataille des matériels
7. La bataille des esprits

IV –Les conceptions initiales

1) La probabilité de la guerre

1914 : concert européen hérité du Congrès de Vienne (1815) croyance dans la pérennité du système.

Il est faux de prétendre que la Première Guerre mondiale était inévitable : “Une guerre ajournée est souvent une guerre évitée” (Pierre Renouvin).

1^{er} enseignement : un bouleversement géopolitique majeur peut survenir à n’importe quel moment, très rapidement et pour n’importe quel motif (1990, invasion du Koweït, 11 septembre 2001).

Rôle majeur des croyances et des représentations :

- complexe d’encerclement de l’Allemagne qui se voit menacée par la montée de la puissance russe et par l’alliance franco-russe ;
- impact des doctrines social-darwiniennes : seuls les peuples les plus forts survivront.

2^e enseignement : persistance de telles représentations aujourd’hui (choc des civilisations de Huntington).

1939 : guerre inévitable en raison de la montée des régimes totalitaires et impérialistes. Évolution beaucoup plus rapide que ce qui était prévu au début des années 1930 (Ten Years Rule britannique abandonnée en 1932 ; réarmement britannique commencé seulement en 1936).

3^e enseignement : on ne dispose pas toujours du délai escompté pour s’adapter à une nouvelle donne stratégique ; nécessité de maintenir une veille stratégique et de disposer des moyens pour une reconstitution des forces rapide.

En face, Hitler escompte que la question polonaise ne suscitera pas plus de réaction chez les Franco-Britanniques

que les questions autrichienne et tchèque. Il table sur une guerre à l'horizon 1943-1944.

4^e enseignement : ce qui a marché une ou plusieurs fois ne marche pas toujours. Imprévisibilité des réactions des acteurs.

Dans les deux cas, 1914 et 1939, échec de la prospective stratégique.

2) Les plans de guerre

1914 : croyance généralisée en une guerre courte : la société industrielle ne peut s'accommoder d'une mobilisation longue (Angell).

Plans de guerre établis en conséquence : idéologie de l'offensive correspondant à un état d'esprit général (social darwinisme déjà évoqué) et à la nécessité d'obtenir un dénouement rapide.

Donc plans offensifs chez toutes les puissances :

- plan Schlieffen en Allemagne : accabler la France pour se retourner ensuite contre la Russie ; impact dissuasif de la ligne Séré de Rivières d'où violation de la neutralité belge (avec risque d'intervention britannique), plan ultérieurement amendé par Moltke (le Jeune) ;
- plan XVII en France prévoyant une offensive en Lorraine ;
- offensive russe contre les Allemands en Prusse orientale pour aider les Français (accords Joffre, Jilinski) ;
- offensive autrichienne contre les Russes en Galicie et contre les Serbes.

1939, plan des Alliés : parier sur une guerre longue pour profiter de la puissance économique et financière des alliés et des États-Unis.

Stratégie d'attente sur terre à l'abri de la ligne Maginot et de la neutralité belge le temps de la remontée en puissance des forces alliées. Éventuellement stratégie périphérique dirigée contre l'Allemagne et son allié soviétique (minage des eaux norvégiennes, projet de bombardement des gisements pétroliers du Caucase).

En cas d'attaque allemande, bataille prévue en Belgique. Plan Gamelin : manœuvre Dyle, ultérieurement étendue à la Hollande : manœuvre Bréda.

Problème de l'extension du front qui résulte de Bréda. Conflit Gamelin-Prételat, déplacement de la 7^e Armée vers la côte = perte de la principale réserve du GQG.

Sur le plan tactique, bataille méthodique (Gembloux)

Côté allemand : - hésitation stratégique : réédition du plan Schlieffen ou solution alternative ? Plan Manstein de percée dans les Ardennes imposé par Hitler.

- hésitations opératives tactiques : bataille méthodique (modèle français) ou guerre éclair ? Débat sur la réalité du Blitzkrieg (Frieser).

Au-delà de la controverse, réalité de la supériorité tactique et opérative des Allemands face à la rigidité et à la passivité des Français (Rocolle) alors qu'il n'y a pas de déséquilibre flagrant dans les équipements.

5^e enseignement : efficacité finale d'un système militaire = capacités – intentions – circonstances

3) Les opérations initiales

1914 : échec de toutes les offensives avant la fin de l'année avec des pertes énormes :

- arrêt des Allemands sur la Marne en septembre 1914 ;
- défaite russe à Tannenberg et aux lacs Mazures ;
- défaite autrichienne en Galicie et en Serbie.

Le même scénario se reproduira en 1915 lors de l'entrée en guerre de l'Italie (échec de l'offensive italienne sur l'Isonzo) et en 1916 lors de l'entrée en guerre de la Roumanie (échec de l'offensive roumaine dans les Carpates).

Les raisons de ces échecs sont bien sûr très diverses, mais on trouve toujours deux facteurs fondamentaux :

- sous-évaluation de la puissance de feu (mitrailleuse, artillerie de campagne à tir rapide) ;

- insuffisance de la mobilité, d'où lenteur de l'exploitation des succès initiaux et insuffisance de la logistique.

6^e enseignement : inadéquation fréquente entre les doctrines a priori, pourtant très soigneusement étudiées, et l'épreuve des faits.

7^e enseignement : impact des nouvelles techniques :

- rôle décisif du renseignement obtenu par les reconnaissances aériennes et par les écoutes-radio dans les victoires de la Marne et de Tannenberg ;

- rôle de l'artillerie lourde (Grosse Bertha) dans l'écrasement des fortifications (Liège, Namur).

8^e enseignement : rôle décisif du commandement, de la personnalité du chef dans la conduite des opérations :

- France : graves erreurs initiales de Joffre (Bach) compensées par sa maîtrise de la logistique ferroviaire (transport de troupes de l'Est vers la Marne) et par son sang-froid dans la retraite (capacité de sanctionner les chefs défaillants et d'accepter un plan de contre-attaque) ;

- Allemagne : erreurs opératives des chefs d'armées allemands à l'Ouest (von Kluck) et à l'Est (von Pritwitz), incapacité intellectuelle et physique (effondrement nerveux) du commandant en chef von Moltke ;

- Russie : mésentente entre Rennenkampf et Sansonov ; incapacité stratégique de Jilinski.

9^e enseignement : rôle de la capacité d'innovation et d'adaptation des troupes (Gova).

1939-1940 : Campagne de France mai 1940, écroulement complet de la France en cinq semaines. Lenteur à identifier l'axe d'effort allemand (Chaix) Incapacité de Gamelin à s'adapter à une situation qu'il n'avait pas prévue.

10^e enseignement : accélération du rythme dans les opérations contemporaines.

Après l'élimination de la France, proposition de paix de Hitler à la Grande-Bretagne (discours du 19 juillet 1940) refus de Churchill. Essai d'invasion de la Grande-Bretagne mais échec du préliminaire aérien (bataille d'Angleterre).

Comme en 1914, nécessité de s'adapter à une guerre longue qui n'était pas souhaitée par Hitler.

11^e enseignement : le succès stratégique ne suffit pas s'il n'est pas suivi d'un règlement politique (Irak 2004).

V – La prolongation de la guerre

Fin 1914, échec des plans offensifs de tous les belligérants.

Été 1940, échec des propositions de paix de Hitler à la Grande-Bretagne.

Dans les deux cas, nécessité de s'adapter à une guerre longue.

De 1915 à 1917, cette adaptation prend la forme d'une intensification de la lutte sans guère d'extension des théâtres d'opération (entrée en guerre de l'Italie en 1915, de la Roumanie en 1916).

En 1940–1941, la prolongation va prendre la forme d'une extension des théâtres d'opérations aux Balkans, à l'Afrique du Nord, au Moyen-Orient (Irak puis Syrie), à la Russie soviétique, pour aboutir à la mondialisation du conflit en décembre 1941 avec le déclenchement de la guerre du Pacifique.

Dans les deux cas, glissement vers une guerre totale avec une mobilisation économique et psychologique sans précédent.

1) La guerre de tranchées 1915-1917

1915, après l'échec de la "course à la mer", passage de la guerre de mouvement à la guerre de siège marquée par l'inviolabilité du front continu.

Incompréhension générale des chefs militaires devant cette nouvelle donne. Ils s'obstinent à rechercher une décision purement militaire sans voir que celle-ci est devenue provisoirement impossible du fait de l'évolution des

armements : puissance de feu favorise la défensive, insuffisance de la mobilité paralyse l'offensive.

Démonstration lors des offensives françaises en Champagne et en Artois (1915) : la percée obtenue par la 2^e armée ne peut être exploitée.

Confirmation lors de l'offensive allemande à Verdun (1916) qui n'a pas pour objet de saigner à blanc l'armée française mais bien de percer (faux de Falkenhayn) : bataille d'usure sans résultat autre que l'épuisement des deux armées.

Idem lors de l'offensive franco-britannique sur la Somme : des efforts immenses ne débouchent sur aucun résultat, glissement vers la bataille de matériel. Aveuglement de Haig et de Falkenhayn.

Falkenhayn dans l'après-midi du 2 juillet s'oppose à la décision prise par le commandement de la deuxième armée de modifier la ligne de défense tenue par la 121^e division dans le secteur Feuquières-Assevillers, au prix d'un abandon de terrain, en reculant en deça de l'ancienne deuxième ligne. Il rappelle alors que le premier principe de la guerre de position est de ne pas abandonner un pouce de terrain et, si un pouce de terrain a été perdu, d'engager jusqu'au dernier homme dans une contre-attaque immédiate.

12^e enseignement : la vision de la réalité ne suffit pas à remettre en cause les idées préconçues. La qualité essentielle est la souplesse intellectuelle (mulet de Frédéric II).

Exception sur le front oriental : guerre de mouvement avec percées du front russe en raison de l'immensité de l'espace (donc impossibilité d'organiser un front continu et dense), de l'infériorité matérielle de l'armée russe et de l'incapacité de la plupart des généraux russes (une exception : Broussilov). Mais Falkenhayn ne se résoud pas à accorder au front russe la priorité réclamée par Hindenburg et Ludendorff, par peur de se perdre dans cet immense espace.

Réédition du blocage en 1917 lors de l'offensive française au Chemin des Dames (avril) et de l'offensive britannique dans les Flandres (bataille de Passchendaele). Armée française au bord de l'effondrement : mutineries apaisées par Pétain.

Mais innovations matérielles (chars) et doctrinales (infiltration, barrages d'artillerie roulants du colonel Brüchmuller) suggèrent la possibilité d'un retour au mouvement : offensive britannique à Cambrai en novembre 1917, offensive austro-allemande à Caporetto également en novembre. 1918 sera l'année de la rupture stratégique.

2) Les guerres-éclair été 1940-printemps 1942

Été 1940 Hitler, après avoir vaincu la France, essaie de soumettre la Grande-Bretagne. Échec de la bataille d'Angleterre.

Hitler commet une erreur stratégique majeure en refusant de porter l'axe de gravité de la guerre en Méditerranée pour des raisons politiques : réticences italiennes et double jeu espagnol. D'où abandon de l'attaque de Gibraltar (opération Félix)

Printemps 1941 soumission des Balkans, nouvel exemple de l'efficacité de la guerre éclair : Yougoslavie et Grèce occupées en trois semaines.

Mais effort minimal en Afrique du Nord : Afrika Korps limité à deux divisions, insuffisant malgré le génie tactique de Romel, insuffisance amplifiée par le manque de ravitaillement. Rôle de Malte dont l'attaque est annulée après la très coûteuse bataille de Crète, mais aussi de l'absence de ports en Tripolitaine.

Été 1941, Hitler déplace le centre de gravité de la guerre vers l'Est avec l'attaque de l'URSS le 22 juin.

1^{re} partie de la campagne se déroule conformément aux prévisions, avec destruction totale du premier échelon des forces soviétiques.

Fin août, les troupes allemandes s'approchent de Leningrad, ont pris Smolensk et commencent l'encerclement d'immenses forces soviétiques autour de Kiev.

Mais une observation attentive révèle déjà deux faits inquiétants : d'une part, une sous-évaluation initiale du potentiel soviétique (Halder 360 divisions au lieu de 200) ; d'autre part, une usure accélérée du potentiel allemand (un tiers des moyens hors de combat après deux mois de campagne).

13^e enseignement : il est impératif de prévoir un renouvellement régulier des moyens matériels et humains et de disposer d'une réserve stratégique.

Théâtre d'opération français = 500 km, distance franchissable par une armée mécanisée en un seul bond.

Théâtre russe : 1200 km de la base de départ à Moscou, objectif ultime de la campagne, distance infranchissable d'un seul coup, nécessité d'une reconstitution des forces.

14^e enseignement : il est impératif de bien mesurer l'échelle du théâtre. Ce qui a fonctionné sur une certaine échelle n'est pas forcément reproductible à plus grande échelle.

Problème stratégique : que faire pour la 2^e phase ?

Fin août, Hitler décide la liquidation des forces russes dans le saillant de Kiev. Très grand succès opératif, mais qui prend près d'un mois. Offensive contre Moscou ne peut commencer qu'à l'automne. Est-ce trop tard ? Débat entre les partisans d'une pause et les partisans de la poursuite de l'offensive.

Hitler tranche dans le sens de l'attaque contre Moscou (opération Typhon). Cela entraîne l'annulation de l'attaque finale contre Leningrad, à laquelle les Finlandais ne veulent pas participer (lucidité de Mannerheim).

L'offensive initiale, déclenchée le 2 octobre, obtient de très grands succès dans les batailles de Wiazma et de Briansk. Mais, début novembre, la pluie bloque la

progression et le ravitaillement allemand, des renforts russes arrivent d'Extrême-Orient alors que le dispositif allemand n'a pas pu être renforcé.

Début décembre, contre-offensive soviétique alors que les avant-gardes allemandes sont à 16 km de Moscou. Première défaite de la Wehrmacht durant la guerre. Ses conséquences peuvent être limitées par la décision de Hitler de résister sur place, à Demiansk, à Rjev... alors que la retraite se serait probablement transformée en déroute.

En même temps, en décembre 1941, déclenchement de la guerre du Pacifique. La guerre devient véritablement mondiale.

Plan initial japonais est d'immobiliser la flotte américaine et de conquérir un vaste périmètre qui rendra impossible un retour défensif américain. Mais Yamamoto ne peut imposer son idée d'occupation des îles Hawaii.

Attaque simultanée contre les Philippines, l'Insulinde, la Malaisie, les possessions américaines dans le Pacifique occidental.

Succès foudroyants de l'offensive japonaise : prise de Hong-Kong à Noël, puis de la Malaisie et de Singapour, conquête totale des Philippines, destruction de la flotte combinée alliée dans la bataille de la mer de Java.

Au printemps 1942, le périmètre prévu est partout atteint et même dépassé.

3) La course à l'abîme 1942-1943

Pour l'Allemagne comme pour le Japon, nécessité de faire des choix stratégiques : poursuite de l'offensive ou consolidation ?

Hitler choisit la poursuite de l'offensive à l'Est, mais il ne peut plus attaquer sur l'ensemble du front et choisit de faire porter l'effort au Sud en direction du Donbass (minerais) et du Caucase (pétrole).

Staline, instruit par l'expérience de l'année précédente, accepte d'échanger de l'espace contre du temps : repli derrière le Don, puis jusqu'à la Volga et au cœur du Caucase. Étirement dangereux des lignes de communication allemandes et surextension du front.

Hitler commet une nouvelle erreur stratégique en décidant de poursuivre simultanément l'effort dans deux directions Stalingrad et Caucase. Manque de moyens (encore aggravé par l'envoi de la XI^e Armée à Leningrad après son succès à Sébastopol) conduit à faire couvrir la VI^e Armée, engagée à Stalingrad, par deux armées roumaines mal équipées.

15^e enseignement : permanence de l'enseignement de Clausewitz : "toute attaque s'affaiblit du fait même de son avance" ; difficulté de déterminer le "point culminant du succès".

Contre-offensive allemande prend en tenailles la VI^e Armée. Hitler refuse qu'elle abandonne ses positions pour tenter de rejoindre les forces qui essayaient de briser les forces d'encerclement soviétique. Capitulation le 31 janvier 1943.

16^e enseignement : danger omniprésent de sous-estimer l'adversaire et incapacité à corriger l'idée préconçue en fonction des renseignements reçus : les services de renseignements allemands et roumains avaient correctement identifié les masses de manœuvre soviétiques, mais Hitler avait ordonné qu'on prenne comme hypothèse que les Soviétiques étaient hors d'état de monter une opération d'envergure.

Après Stalingrad, le maréchal von Busch réussit une retraite très brillante dans le Caucase, sauvant son groupe d'armées, et le maréchal von Manstein rétablit la situation en Ukraine par un retour offensif superbe devant Kharkov. De même, la tentative soviétique de doubler l'opération Uranus (contre Stalingrad) par une opération Mars sur le front central échoue avec des pertes énormes.

Au printemps 1943, l'effort de mobilisation allemand amène la Wehrmacht à sa puissance maximale sur le front de l'Est. Nouveau débat stratégique : défense élastique (Manstein) ou reprise de l'offensive ? Hitler impose la deuxième solution, c'est l'attaque du saillant du Kursk en juillet 1943 (opération citadelle).

Erreur stratégique majeure : même un succès de cette offensive ne peut plus entraîner l'effondrement du front russe. Aucun résultat stratégique à attendre de l'opération. À l'inverse, un échec signifie l'affaiblissement définitif du potentiel allemand et empêche toute résistance ultérieure efficace.

Erreur opérative : les Russes parfaitement avertis ont préparé le terrain. Percée impossible.

Résultat : au début de l'automne, le corps de manœuvre allemand est épuisé et l'armée rouge commence sa marche irrésistible vers le Dniepr. C'est le début de la rupture stratégique.

Dans le Pacifique, au printemps 1942, l'ampleur et la rapidité du succès incitent le grand état-major japonais à dépasser ses plans initiaux. On va élargir le périmètre défensif impérial.

Débat entre ceux qui veulent pousser vers l'Inde et l'océan Indien et ceux qui veulent agir dans le Pacifique contre les Américains.

Armée, plus puissante que la marine, incapable de comprendre où se situe l'axe de gravité de la guerre : guerre de la grande Asie ou guerre du Pacifique ? Maintient l'essentiel de ses effectifs en Chine et refuse à la marine les moyens dont elle aurait besoin.

Conséquence : l'amiral Yamamoto doit transformer la poussée vers l'Inde en simple raid en direction de Ceylan sans exploitation, puis retour dans le Pacifique Sud-Ouest en direction de la Nouvelle-Guinée ; coup d'arrêt lors de la bataille de la mer de Corail.

Tente ensuite un effort dans le Pacifique central avec la prise de l'île de Midway (qu'il aurait fallu occuper en décembre 1941).

Erreur stratégique : reprendre l'offensive au-delà des plans initiaux sans en avoir les moyens.

Erreur opérative : disperser les forces avec deux porte-avions envoyés en mer de Corail et indisponibles à Midway, deux autres employés dans une inutile diversion contre les îles Aléoutiennes.

Erreur tactique : fractionner les forces d'attaque : les porte-avions en avant, le gros des forces loin en arrière incapable de les soutenir.

Friction : les décryptements américains ont identifié l'objectif japonais ; l'amiral Nagumo envoie 16 avions de reconnaissance ; 15 ne trouvent rien ; un n'émet aucun signal (radio en panne), c'est lui qui trouve les porte-avions américains.

Défaite japonaise, destruction de la force aéronavale de l'amiral Nagumo, marque le tournant de la guerre.

17^e enseignement : absence de déterminisme ; le destin peut basculer. Interaction du poids des facteurs et des décisions des acteurs. Cause multiples de la défaite, avec erreurs allemandes et japonaises à tous les niveaux.

Repli général japonais et phase d'attente qui va durer jusqu'à la fin de l'année 1943.

Nécessité d'une montée en puissance matérielle (fin 1942 un seul porte-avions américain disponible) et maturation doctrinale (rôle méconnu de l'amiral Towers)

18^e enseignement : le matériel et la doctrine doivent aller de pair pour être efficaces.

Mais aussi choix stratégique allié dès 1941 (conférence Arcadia) : Germany First.

Retour offensif américain commence à Guadalcanal, durée de la campagne 8 mois, avec beaucoup de difficultés (défaite de l'île de Savo).

VI - Le dénouement

La rupture stratégique résulte avant tout d'une évolution d'un rapport de forces.

Différence principale entre les deux guerres : en 1918, la phase finale est très rapide : 8 mois ; pour la 2^e GM, elle va s'étaler sur près de deux ans en Europe (tournant à l'été 1943 : échec de Citadelle et début de la reconquête de l'Europe occidentale avec le débarquement en Sicile) et dans le Pacifique (offensive générale américaine à partir de fin 1943).

1) La fin des empires centraux

1917, grand succès allemand avec l'effondrement de la Russie. Concentration du maximum de forces sur le front occidental (40 divisions transférées).

Ludendorff veut arracher la décision car l'Allemagne étranglée par le blocus.

La pure stratégie devait céder le pas à la tactique. Sans succès tactique on ne pouvait pas s'occuper de stratégie. Une stratégie qui ne cherche pas le succès tactique est d'avance condamnée à l'impuissance. Les attaques de l'Entente pendant les trois premières années de la guerre en fournissent de nombreux exemples.

À l'opposé, attente stratégique des alliés. "J'attends les Américains et les chars" (Pétain).

Offensive pour la paix en mars 1918. Grand succès tactique et opératif : effondrement de l'armée britannique, menace de dissociation des armées françaises et britanniques.

Mais impossibilité d'exploiter la percée. Reconstitution d'un front grâce à l'intervention des réserves françaises.

Recherche allemande de nouveaux succès en Flandres (bataille du mont Kemmel), mise en échec par les réserves françaises puis offensive au Chemin des Dames (déroute de la VI^e Armée qui a refusé d'appliquer la tactique de défense en profondeur) et enfin en Champagne, mise en échec par la tactique défensive de Pétain (abandon de la 1^{re} ligne et repli sur la 2^e).

Après la contre-offensive française sur le Matz, début de l'offensive généralisée qui aboutira en novembre à la libération de la quasi-totalité du territoire français.

Armée allemande au bord de la désintégration, sauvée par l'armistice du 11 novembre.

Immense erreur stratégique et politique : l'offensive prévue en Lorraine le 14 novembre aurait permis d'entrer sur le territoire allemand et aurait empêché la formation de la légende du coup de poignard dans le dos (armée allemande invaincue et trahis par la Révolution).

Dénouement de la Première Guerre mondiale relativement simple avec concentration des efforts sur le théâtre d'opération français.

Mais ne pas oublier le rôle ultime des théâtres périphériques. En 1915-1916 la stratégie périphérique n'a rien donné : échec aux Dardanelles (1915), échec en Mésopotamie (1916 capitulation de l'armée du général Townshend à Kut), rendement nul du camp retranché de Salonique...

Tout change en 1918 : armée d'Orient de Franchet d'Esperey obtient la percée en septembre 1918, provoquant la capitulation de la Bulgarie (29 septembre), puis de l'Autriche-Hongrie (3 novembre) alors que les troupes françaises entrent en Hongrie.

Reddition de la Turquie le 30 octobre, du fait de l'effondrement dans les Balkans et de la déroute en Palestine et en Syrie devant l'offensive du général Allenby.

Issue dictée d'avance par la supériorité matérielle des Alliés ? Largement oui. Usure rapide des forces allemandes engagées par l'offensive qui ne peuvent être reconstituées. Manque crucial de moyens logistiques (Gué)

Mais aussi responsabilité du commandement : erreur de Ludendorff qui recherche des succès tactiques dans une stratégie du quitte ou double.

Réalisme de Pétain qui a constitué la réserve stratégique qui sauvera le front en mars et en avril (sur 99 divisions françaises, 60 seulement en ligne). Ce sont ces réserves qui feront défaut en mai 1940.

Coordination interalliée qui aboutit au commandement unique de Foch.

Rôle aussi du renseignement dans lequel les Français se montrent supérieurs (estimations exactes du 2^e Bureau, décryptements de Painvin).

2) La fin du III^e Reich

URSS supporte l'essentiel du poids de la guerre. Rouleau compresseur avec bonds en avant suivis de pauses, la logistique n'ayant pas suivi. Pas de manœuvres subtiles, les fonds avancent droit devant eux :

- décembre 1943-mai 1944 reconquête de l'Ukraine ;
- janvier 1944 fin du siège de Leningrad ;
- juin-juillet 1944 reconquête de la Biélorussie (opération Bagration) ;
- août-décembre 1944 entrée dans les Balkans jusqu'à Budapest.

Dès 1942, les Anglo-Américains posent la question de l'ouverture du deuxième front en Europe. Américains pressés de débarquer en France (opération Hammer). Sous-estiment les difficultés et le potentiel allemand. Britanniques plus prudents. Craintes confirmées par l'échec du coup de main sur Dieppe en août 1942.

Après cet échec, glissement du centre de gravité des efforts alliés vers la Méditerranée. Afrika Korps arrêté à la

bataille d'El Alamein. Débarquement allié en Afrique du Nord française en novembre 1942, trop timide : pas de débarquement direct en Tunisie à proximité des bases allemandes, ce qui prolonge la campagne d'Afrique jusqu'en mai 1943.

Étape suivante : Italie. Débarquement en Sicile le 10 juillet 1943, puis à Salerne le 3 septembre 1943.

Erreur politique : annonce prématurée de la capitulation italienne, qui permet aux Allemands de réagir et de désarmer l'armée italienne.

Erreur stratégique : choix d'un point de débarquement trop au Sud, qui oblige ensuite à remonter toute la péninsule italienne favorable à la défensive.

Choix stratégique dicté par des considérations tactiques : volonté d'avoir une couverture aérienne aussi forte que possible.

D'où campagne très difficile (bataille du Mont Cassin) jusqu'à la prise de Rome le 5 juin 1944.

Débat sur l'étape suivante, commandée par des raisons politiques : Churchill voudrait un débarquement dans les Balkans pour contrer éventuellement l'influence soviétique après guerre. Roosevelt refuse, pour des raisons essentiellement politiques : ne rien faire qui puisse irriter l'"Oncle Joe", accessoirement militaires : terrain balkanique montagneux, impropre à la guerre mécanique, difficulté d'assurer la couverture aérienne.

D'où, au printemps, déplacement du centre de gravité des efforts alliés vers le Nord, débarquement en France.

Discussions dans le commandement allemand sur la stratégie et la tactique à adopter face au débarquement inéluctable.

Problème stratégique où vont-ils débarquer ? Pas-de-Calais, le chemin le plus court mais la défense la plus forte ? ou la Normandie, plus loin de l'Allemagne mais avec une

défense plus faible ? Rundstedt penche pour le Pas-de-Calais et Hitler et Rommel pour la Normandie.

Problème opératif : faut-il laisser les Alliés débarquer et mener une bataille en profondeur ou faut-il les écraser sur les plages ? Rundstedt partisan de la bataille en profondeur comme en 1940, Rommel partisan de la bataille sur les plages (le jour le plus long) à cause de la suprématie aérienne alliée.

Rommel a eu les intuitions stratégiques et opératives justes, c'est une erreur de n'en faire qu'un tacticien.

19^e enseignement : ne pas trop accueillir sans critique et sans esprit de recul le dénigrement des grandes figures de l'histoire militaire. Cette démolition des icônes oublie la difficulté de l'art stratégique et résulte souvent de la jalousie des critiques.

Débarquement en Normandie le 6 juin 1944. Débouché très difficile, résistance allemande très efficace : supériorité tactique des troupes allemandes parvient à tenir en échec pendant près de deux mois la supériorité matérielle alliée.

Pas de vraie percée alliée jusqu'à Avranches, ni de manœuvre. À la fin désagrégation du dispositif allemand soumis à une usure continue. Echec de la manœuvre d'encerclement (bataille de Falaise).

Ensuite course poursuite jusqu'au Rhin, compliquée par des problèmes logistiques et par la rivalité entre Montgomery et Patton. Problème délicat, encore en débat chez les historiens : pouvait-on finir la guerre à l'hiver 1944 ? réponse très réservée.

Démonstration de l'efficacité persistante de l'armée allemande qui réussit à reconstruire un front sur les frontières du Reich et même à tenter une manœuvre désespérée de contre-attaque à la fin de l'année, bataille des Ardennes.

1945 : offensive générale qui aboutit, à l'ouest, à la capitulation en Italie le 2 mai et à l'occupation de l'Allemagne occidentale jusqu'à l'Elbe et à la Weser.

À l'est offensive sur la Vistule en janvier : avance de 500 km en 3 semaines, puis bataille finale pour Berlin.

3) L'effondrement du Japon

Après l'attente de 1943, 1944 voit une offensive générale des forces américaines dans le Pacifique selon deux directions différentes. Ce n'est pas une question de stratégie mais de rivalités au sein du commandement.

Dans le Pacifique central, l'amiral Nimitz adopte la stratégie des bonds successifs : on ne cherche pas à réduire toutes les possessions japonaises, mais seulement à occuper celles qui peuvent servir de bases en neutralisant les autres, privées de tout moyen naval et aérien et laissées inoffensives sur la route.

MacArthur au Sud choisit une progression plus méthodique à partir de la Papouasie – Nouvelle-Guinée en vue de reconquérir les Philippines. Stratégie moins rentable mais inévitable en raison de la popularité de MacArthur qui manipule systématiquement les médias.

Le président Roosevelt ne veut pas trancher entre MacArthur et Nimitz, d'où les deux efforts simultanés. Un effort unique dans le Pacifique central aurait donné des résultats plus rapides.

En face, l'état-major japonais recule le plus possible l'heure de la bataille décisive qui n'entre pas dans ses codes culturels (Kiralfy).

Bataille décisive à la fin de 1944 durant la lutte pour les Philippines à Leyte. Plan japonais très compliqué fondé sur des forces de diversion et une force d'attaque principale. Aurait pu réussir sans la décision de l'amiral Kurita d'abandonner son attaque.

Facteur stratégique : inégalité trop marquée des forces dans le domaine aérien ;

Facteur culturel : répugnance de Kurita et de ses officiers à attaquer des transports ;

Facteur conjoncturel : l'affaiblissement physique et intellectuel de Kurita après l'effondrement de son bâtiment.

En 1945, poussée décisive dans le Pacifique central avec les conquêtes d'Iwo Jima et d'Okinawa.

Préparation de l'invasion du Japon, débarquement à Kyu Shu (opération Coronet) avant la fin de 1945, puis dans la région de Tokyo au début de 1946 (opération Olympic).

Japon essaie de dissuader l'attaque par le recours massif aux armes suicides (kamikazes) et par la levée en masse (28 millions de volontaires)

Pertes très élevées attendues. Évitées par la décision du président Truman de recourir à la bombe atomique.

Bombe atomique, facteur déclenchant de la capitulation japonaise, mais celle-ci est le résultat de pluralité de facteurs :

- destruction de la flotte impériale ;
- perte de l'Asie du Sud-Est ;
- entrée en guerre de l'Union soviétique qui écrase l'armée du Kwantung et avance de 1 000 km en trois semaines, occupant toute la Mandchourie ;
- asphyxie du commerce japonais, des liaisons maritimes japonaises par la destruction de la flotte de commerce ;
- bombardement massif du territoire japonais couronné par les bombes atomiques.

20^e enseignement : aucun facteur, aucune composante ne peut revendiquer l'exclusivité de la victoire. Stratégie contemporaine trop complexe pour être réduite à une seule composante. Nécessité de concevoir et de mener une stratégie à variables multiples.

Conséquence, l'absence de déterminisme : cela ne veut pas dire qu'il n'y a pas de facteur déterminant, mais au contraire qu'il y en a plusieurs et qu'un seul d'entre eux n'est

plus suffisant. Ils se cumulent et s'annulent parfois. Il y a indétermination car il y a surdétermination.

VII – La guerre sur mer

Dans les deux guerres mondiales, la dimension maritime a été décisive. C'est elle qui a assuré le triomphe final des alliés en permettant les communications entre les théâtres d'opérations et l'arrière américain.

Les deux guerres mondiales ont été largement dominées sur le plan naval par l'action d'une arme nouvelle : la guerre sous-marine a été stratégiquement la première composante de la guerre navale.

Dans la première, elle n'était absolument pas prévue et toutes les doctrines du temps de paix ont été invalidées par les événements.

Dans la deuxième, les doctrines étaient plus hésitantes, mais la guerre a quand même servi d'accélérateur.

1) Théorie navale et action navale

Les années 1870-1914 ont été marquées par des innovations techniques continues avec la généralisation de la vapeur, l'apparition de l'artillerie à longue portée, de la cuirasse, et d'armes nouvelles : mines, torpilles. À la veille de la guerre, nouvelle mutation avec le cuirassé dreadnought, la radio, le passage à la chauffe au mazout, en attendant l'avion.

Ces progrès matériels engendrent une instabilité doctrinale : comment concevoir l'emploi de cet instrument nouveau qui n'a pratiquement jamais été employé jusqu'aux batailles du Yalou et de Tsoushima ? Intensité du débat avec la méthode historique incarnée par Mahan qui insiste sur la permanence des grands principes et de la maîtrise de la mer obtenue par une bataille décisive et la méthode matérielle positive qui suggère qu'à moyens nouveaux il faut des tactiques et des stratégies radicalement nouvelles.

Juste avant 1914, après Tsoushima et l'apparition du dreadnought, rencontre temporaire de la méthode historique et de la méthode matérielle, toutes les marines sont ralliées au grand cuirassé et à la bataille décisive, le sous-marin n'est qu'une arme d'appoint.

La guerre au commerce n'est guère envisagée, la course étant interdite par la déclaration de Paris (1856) mais la Grande-Bretagne n'a pas réussi à obtenir l'interdiction de la guerre au commerce (déclaration de Londres, 1909, non ratifiée).

Tableau sensiblement différent dans l'entre-deux-guerres. Vifs débats sur les enseignements véritables de la guerre 1914-1918.

Dans les années 1920, retour en force des idées Jeune École en raison de l'impact de la guerre sous-marine.

Dans les années 1930, ce souvenir s'estompe, restauration de l'orthodoxie, primat du cuirassé et de la maîtrise de la mer (école de l'offensive à outrance).

Danger sous-marin jugé à tort comme contrôlable par les nouvelles techniques de lutte ASM (asdic, grenades sous-marines, patrouilles aériennes) alors que le capitaine de vaisseau Doenitz conçoit de nouvelles tactiques (les meutes).

Rôle des porte-avions diversement compris : États-Unis et Japon en pointe.

Essai de synthèse stratégique (Castex) trop tardif pour être assimilé par la doctrine.

2) L'épreuve des faits

En 1914, l'hypothèse communément admise est celle de grandes batailles dès le début des hostilités, mais phénomène annoncé par la Jeune École puis de manière plus équilibrée par Corbett : les flottes les plus faibles : allemande en mer du Nord, autrichienne en Adriatique, refusent la bataille et ne sortent pas. Après la destruction de l'escadre de l'amiral von Spee aux Falkland en novembre 1914, le blocus de la force

organisée remplace la bataille décisive ; début d'une longue période d'attente stratégique.

Découverte très rapide des potentialités du sous-marin (et accessoirement des mines) : effet dissuasif sur les escadres (après torpillage de trois croiseurs cuirassés anglais par le U9, le 22 septembre 1914, puis la perte du très moderne Audacious sur mines en janvier 1915) ; capacité de guerre au commerce avec un grand rayon d'action.

Réticences juridiques progressivement levées par les effets du blocus commercial. Février 1915, les Allemands déclarent les îles Britanniques en état de blocus mais, après le torpillage du Lusitania (7 mai 1915) puis de l'Arabic (19 août 1915), les restrictions édictées par le gouvernement allemand enlèvent l'essentiel de son efficacité à la guerre sous-marine.

Processus assez semblable, mais pour des causes différentes, dans la première partie de la Seconde Guerre mondiale : Hitler a donné la priorité aux cuirassés (plan Z) : il y a donc peu de sous-marins disponibles, il ménage encore l'Angleterre jusqu'à la campagne de France, la navigation est très vite organisée en convois, d'où rendement très limité de la guerre sous-marine jusqu'à l'été 1940.

Pas de grande bataille navale en raison de la faiblesse du corps de bataille allemand. Actions spectaculaires lors des sorties des corsaires depuis la destruction du Graf Spee en décembre 1939 jusqu'à celle du Bismarck en mai 1941 qui marque la fin des grands corsaires de surface. Mais effet dissuasif du Tirpitz en Norvège (dispersion du PQ17).

Deuxième semestre 1940, premier âge d'or des sous-marins allemands : destruction massive de navires de commerce, mais nombre de sous-marins opérationnels trop faibles pour obtenir des résultats décisifs.

3) L'intensification de la guerre au commerce

1916, effort allemand pour surmonter le blocage de la guerre navale. Plan de l'amiral Scheer pour amoindrir la flotte

britannique par une embuscade en mer du Nord, déjoué par les écoutes radio britanniques. Bataille du Jutland entre les deux corps de bataille le 31 mai 1916 ; succès tactique allemand mais échec stratégique.

D'où relance de la guerre sous-marine dont on attend des résultats décisifs : janvier 1917, conférence de Pless qui décide le lancement de la guerre sous-marine à outrance. Conséquence presque immédiate : l'entrée en guerre des États-Unis.

Parade alliée trop lente : incapacité à organiser une riposte efficace. Faillite des routes patrouillées, de la chasse directe aux sous-marins et surtout des barrages statiques (canal d'Otrante), gros consommateurs de moyens. Refus obstiné de l'amirauté britannique de se rallier à la navigation escortée, pourtant très anciennement pratiquée, toujours avec succès, mais abandonnée avec la généralisation de la vapeur. Retour aux convois finalement imposé par le pouvoir politique au vu de la réussite de l'exemple français.

Seconde Guerre mondiale : montée en puissance des U-Boote trop lente en 1941, à cause de la priorité accordée aux cuirassés jusqu'au désastre du Bismarck (coulé le 27 mai 1941), aux succès des services de décryptement britanniques (capture d'une machine Enigma avec ses codes), aux restrictions imposées par Hitler dans l'Atlantique occidental par peur de la réaction américaine (souvenir de 1917).

Généralisation de la tactique des meutes : ce ne sont plus des corsaires mais de véritables forces organisées sous-marines, commandées depuis la terre par l'amiral Doenitz, qui sont lancées contre le trafic.

Deuxième âge d'or durant le premier semestre 1942 dans l'opération "Coup de cymbales" au large des côtes américaines en raison de l'absence totale de protection du trafic.

Début de la guerre du Pacifique marqué par de gigantesques batailles aéronavales au-delà de l'horizon. Batailles navales à vue seront très rares (Savo 1942, îles du Commandeur 1943, Leyte 1944). Le porte-avions remplace le

cuirassé comme capital ship (destruction symbolique du Prince of Wales et du Repulse par des avions en mer de Chine le 8 décembre 1941).

Dilatation extrême du théâtre d'opérations : la zone d'action des porte-avions japonais de décembre 1941 à juillet 1942 va de Pearl Harbor à Ceylan, des îles Aléoutiennes à la mer de Corail, soit la moitié de la surface du globe.

4) La victoire alliée : enseignements géostratégiques de la guerre

Guerre navale de plus en plus affaire de matériel et de technologie (rôle d'Ultra et de Magic) plus que de capacités de commandement.

Mais rôle persistant des cultures stratégiques : retard allemand à donner la priorité aux sous-marins, incapacité japonaise à comprendre la guerre au commerce tant offensive que défensive (convois non escortés).

À partir de la fin de 1942 supériorité décisive de la défensive grâce à la généralisation des grands convois fortement escortés, grâce aux patrouilles aériennes à long rayon d'action qui couvrent progressivement tout l'océan et grâce au radar et à la location radio qui permettent la localisation des sous-marins.

Riposte allemande avec intensification des constructions (30 sous-marins par mois) utilisation du schnorchel qui permet la navigation continue en plongée, insuffisante.

Après le pic d'avril 1943 décroissance continue des résultats des U-Boots et augmentation exponentielle des pertes : 32 000 morts sur 39 000 sous-mariniers allemands. 757 sous-marins perdus.

La bataille de l'Atlantique est perdue, mais l'amiral Doenitz maintient les sorties, moins pour les résultats directs que pour les effets induits. Les convois ralentissent les rotations. Un sous-marin allemand à la mer immobilise 25 navires de surface et 100 avions alliés.

Comparaison de l'investissement et de son retour : 322 sous-marins représentant 273 000 tonnes ont coulé d'octobre 1941 à avril 1943 5 279 navires de commerce jaugeant 6 858 000 tonnes. À comparer avec les grands corsaires de surface qui n'ont eu qu'un rendement insignifiant (-150 000 tonnes, à comparer au rendement des 7 croiseurs auxiliaires : 70 000 tonnes).

Logique géostratégique de la bataille de l'Atlantique : l'Allemagne puissance continentale est en situation d'offensive stratégique sur mer : si elle gagne la bataille de l'Atlantique elle gagne la guerre. La Grande-Bretagne puissance maritime est en situation de défensive stratégique sur mer : si elle gagne la bataille de l'Atlantique elle ne gagne pas la guerre, elle évite simplement de la perdre. Il lui faut ensuite aller affronter la puissance continentale sur terre, d'où les gigantesques débarquements d'Italie et de France.

Théorème de Castex sur l'interaction entre la mer et la terre : l'influence de la puissance maritime se mesure à sa capacité de projection aéroterrestre ; l'influence de la puissance continentale se mesure à sa capacité de projection aéromaritime.

Guerre du Pacifique apporte une autre contribution à la compréhension de la guerre navale. Bien connue pour ses grandes batailles aéronavales de Midway à Leyte. L'orthodoxie mahaniste en a conclu que la victoire restait à celui qui avait recherché et obtenu la maîtrise de la mer (sea control) alors que l'Allemagne avait perdu la guerre sur mer parce qu'elle n'avait pas recherché la maîtrise de la mer, mais simplement l'interdiction du libre usage de la mer par son adversaire (sea denial).

Erreur d'analyse : il n'y a pas de déterminisme qui imposerait une loi universelle, de mode unique d'obtention de la maîtrise de la mer.

Dans le Pacifique, les États-Unis ont gagné la guerre en surface, ils ont aussi, ce qui est moins connu, gagné la guerre sous-marine, avec la paralysie progressive et finalement complète du trafic maritime japonais (Japon asphyxié en 1945).

Il y a bien deux modes de guerre sur mer : contre les forces (guerre entre forces organisées) et contre les intérêts (guerre des communications), la deuxième étant très largement indépendante de la première : la guerre sous-marine allemande n'a pas été perdue du fait d'un déterminisme mahaniste mais en raison d'un rapport de forces défavorable à l'attaquant.

Donc nécessité de distinguer deux blocus différents, le blocus de la force organisée et le blocus commercial qui ne se pratiquent pas selon les mêmes modalités et avec les mêmes moyens. Bipolarité de la stratégie maritime.

Prééminence de la dimension technique entraîne raréfaction des batailles que le plus faible tend dorénavant à refuser d'où substitution à la bataille du blocus comme acte central de la guerre navale, incarnation de la puissance maritime. Mutation bien reconnue par Rosinski.

Émergence d'une dimension supplémentaire de la stratégie maritime : la projection de puissance contre la terre. Encore embryonnaire et défectueuse dans la Première Guerre mondiale (échec des Dardanelles en 1915) elle devient décisive dans la Seconde Guerre mondiale grâce au développement de l'aéronavale et des moyens amphibies spécialisés (navires de débarquement), d'où les grands débarquements dans le Pacifique (Japonais précurseurs) puis en Europe, avec manifestation finale de la puissance de la technique américaine.

Dans les deux guerres mondiales primat de la dimension industrielle. La guerre sous-marine en 16/18 aurait pu réussir : les destructions étant plus fortes que les constructions neuves : les alliés et les neutres ont perdu en 14-18 19 650 000 tonnes ; les constructions neuves ont représenté 9 400 000 tonnes, soit un déficit total de 10 millions de tonnes. Une action plus précoce des sous-marins allemands aurait pu obtenir le résultat escompté.

Dans la Seconde Guerre mondiale, le déficit cumulé de 1939 à 1942 est de 7 millions de tonnes, alors qu'il y a moins de 30 sous-marins allemands à la mer. La formidable machine industrielle des États-Unis inverse la tendance de

1943 à 1945 avec un excédent de 25 millions de tonnes, d'où la formule « maintenant nous construisons les navires de commerce plus vite que les Allemands ne peuvent les couler et nous détruisons leurs sous-marins plus vite qu'ils ne peuvent les construire ». Liberty ship construit en 4 à 5 jours.

21^e enseignement : prééminence de la dimension industrielle et économique qui au final emporte la décision ;

22^e enseignement : marge de liberté des acteurs : une action plus intense et surtout plus précoce de la guerre sous-marine aurait peut-être pu obtenir des résultats décisifs ;

23^e enseignement : nécessité de concevoir différents modes d'action en fonction des situations géostratégiques des protagonistes.

VIII –La guerre aérienne

Nouvelle dimension de la guerre du XX^e siècle.

1914-1918 banc d'essai de la nouvelle arme.

Entre-deux-guerres processus de maturation doctrinale et institutionnelle.

Seconde Guerre mondiale démonstration des capacités stratégiques de l'arme aérienne.

1) Les paradoxes de la stratégie aérienne

1900 : L'aviation militaire française de Clément Ader, premier traité de stratégie aérienne.

Débat intense avant 1914, mêlant anticipation et stratégie. Mais scepticisme dominant : “L'aviation c'est du sport. Pour l'armée c'est zéro” (Foch 1910).

Choc de la guerre engendre nouvelle réflexion dominée par les trois pères fondateurs : Douhet, Mitchell, Trenchard.

Douhet, le plus important des trois, énonce une théorie globale de la puissance aérienne fondée sur l'efficacité terrifiante du bombardement stratégique.

Mitchell et Trenchard popularisent et adaptent la même croyance aux États-Unis et en Grande-Bretagne avec des variantes nationales sensibles : Mitchell adepte de l'attaque des objectifs économiques, Trenchard adepte des effets psychologiques du bombardement, c'est-à-dire de l'attaque des populations.

Humanisme de la terreur. Premières esquisses de la théorie de dissuasion, pacifisme aérien.

Derrière les fondateurs un grand nombre d'auteurs encore peu connus : Sherman, Ritter...

Premier paradoxe : le paradigme imposé par les fondateurs de la théorie aérienne est celui du bombardement stratégique. L'image gardée par le public est celle de la chasse : mythologie des "as" : (Guynemer, Richtoffen, Mannock, Bishop..., pour la Première Guerre mondiale ; Marseille, Nowotny, Bader, Clostermann pour la Seconde).

Deuxième paradoxe : la pratique ne confirme que partiellement la théorie. La chasse, considérée comme un accessoire par la théorie, peut être, dans la pratique, un instrument aux effets stratégiques (bataille d'Angleterre).

D'où nécessité de bien cerner toutes les composantes de la stratégie aérienne, dans l'ordre de leur apparition.

1^{re} mission historique de l'aviation : la reconnaissance. L'avion permet de voir ce qui se passe "de l'autre côté de la colline". Rôle des aviateurs français sur la Marne, allemands à Tannenberg.

Dans la guerre de tranchées, rôle tactique des ballons pour la conduite des tirs d'artillerie, puis des avions pour la reconnaissance du front adverse.

Surtout, dimension stratégique de la reconnaissance : en interdisant toute surprise, elle pérennise le blocage (Fonck).

Perfectionnement des moyens de reconnaissance durant la Seconde Guerre mondiale : avions à long rayon d'action, photographie de précision.

24^e enseignement : le problème de la stratégie contemporaine est moins celui de la collecte du renseignement que celui de son exploitation (bien interpréter les informations recueillies et convaincre le commandement de leur validité).

2^e mission historique : l'attaque des troupes au sol, que l'on appellera plus tard le soutien aérien rapproché.

Premiers bombardements dès 1914 par obus, puis attaque des tranchées à la mitrailleuse (straffing). L'interdiction à longue distance n'apparaîtra qu'avec la Seconde Guerre mondiale.

Rôle matériel et psychologique du Stuka en 1940-1941.

Rôle décisif de la maîtrise de l'air alliée en Italie et en France en 1943-1944 : sans cette maîtrise, les alliés auraient été rejetés à la mer.

Problème de l'évaluation tactique de ce soutien rapproché : effet plus psychologique que matériel (coups au but rares mais nombreux matériels abandonnés intacts par leurs équipages).

3^e mission : la chasse avec l'objectif d'acquisition de la maîtrise de l'air.

Premiers combats aériens en septembre 1914 (Frantz et Quénault).

Mise au point de la tactique aérienne en 1915-1916, notamment du côté allemand (Boelcke, Imelman).

1916 : Verdun – 1^{re} bataille aérienne

1940 : rôle décisif de la chasse (bataille d'Angleterre)

L'échec allemand signifie l'impossibilité d'une victoire globale de l'Allemagne et donc le passage à une guerre longue. Aucun autre épisode n'a autant de signification stratégique.

Troisième paradoxe : Les théoriciens ont toujours présenté l'aviation comme l'arme offensive par excellence, du fait de sa mobilité, de sa capacité à échapper aux défenses adverses. Or, c'est dans la défensive que l'aviation a produit son résultat stratégique le plus décisif et le moins discutable.

4^e mission : le bombardement stratégique apparaît en 1915 (cf. infra).

5^e mission : la participation aux opérations maritimes : 1916 premier sous-marin coulé par l'aviation ; 1918 premier raid aéronaval (contre Cuxhaven) ; 1941 premiers navires de ligne coulés par l'aviation seule (Repulse et Prince of Wales le 8 décembre 1941).

6^e mission : le transport : quasi-inexistant dans la Première Guerre mondiale (dépose d'agents derrière les lignes ennemies), décisif dans plusieurs opérations de la Seconde Guerre mondiale : transport d'assaut (Eben-Emael 1940, Nikopol 1943, Normandie 1944, Arnhem 1944 ; 2 succès, 2 échecs), ravitaillement (Demiansk 1942, Stalingrad 1942-1943 ; 1 succès, 1 échec).

25^e enseignement : impossibilité de réduire la stratégie aérienne à une dimension unique. Le bombardement est une composante parmi d'autres de la stratégie aérienne, peut-être la plus importante, mais en aucun cas unique.

2) Le problème du bombardement stratégique

1915-1918, premiers bombardements contre les villes britanniques par les Zeppelins allemands : effet matériel insignifiant, effet psychologique immense : exode d'une partie de la population londonienne, désorganisation temporaire de la production industrielle, début de panique, création de la RAF.

D'où renforcement de la croyance dans les effets terrifiants du bombardement futur avec des avions plus puissants et de nouvelles armes (gaz).

Erreur de base des théoriciens du bombardement stratégique : ils n'ont pas pris en compte l'effet d'accoutumance qui va entraîner une diminution très rapide des effets psychologiques du bombardement (Bouthoul).

Choix du bombardement des villes explicable en grande partie par l'impossibilité technique de mener des bombardements de précision contre des objectifs économiques (prônés par l'ACTS aux États-Unis).

1940 : 1^{re} phase de la bataille d'Angleterre dirigée contre des objectifs militaires (bases aériennes et radars). Fighter Command au bord de l'effondrement à la fin de juillet.

Bombardement de Berlin et absence d'effets visibles incitent les Allemands à réorienter leurs attaques contre les villes : résultat négatif des attaques contre Coventry ou

Londres : pas d'effondrement du moral britannique, fin de la pression sur le Fighter Command.

À partir de 1942, début de l'offensive aérienne alliée contre l'Allemagne.

Pertes très lourdes lors des bombardements diurnes imposent de passer aux bombardements nocturnes, moins précis.

Destruction des villes allemandes, de Hambourg (1942) à Dresde (1945), sous l'impulsion de "Bomber" Harris, convaincu de l'effondrement toujours imminent du moral de la population allemande.

Échec incontestable sur ce point : le peuple allemand restera soudé autour de ses dirigeants jusqu'à la fin.

Effet matériel plus discutable : désorganisation et ralentissement de la production mais production allemande ne cesse de croître, sous l'impulsion de Speer, pour atteindre ses plus hauts niveaux en 1944. La Wehrmacht manque d'hommes plus que de matériel.

Ce n'est qu'en 1945, que les attaques sont réorientées vers le système de transport. Première mise en œuvre de la paralysie stratégique, trop tardive pour que l'on puisse pleinement en apprécier les effets

Conclusion : Les paradigmes aériens

Syndrome de Guynemer (vision du public) contre syndrome d'Hiroshima (vision des théoriciens).

Vision toujours réductrice. Stratégie aérienne se déploie sur un spectre complet dont aucune composante ne peut prétendre être déterminante à elle seule.

26^e enseignement : nécessité de penser la stratégie aérienne comme la stratégie terrestre ou maritime, c'est-à-dire avec une panoplie complète de moyens et de missions et une aptitude à intervenir dans tous les domaines (air, aéroterrestre, aéro maritime) et dans tous les genres.

IX – La guerre totale

1. La bataille du matériel

1914-1918 et 1939-1945 guerres totales. Clemenceau parle en 1917 de “guerre intégrale”.

Totale :

- par l’ampleur des armées mises en ligne, par l’ampleur des pertes subies (en millions) ;
- par l’intensité et l’étendue de la mobilisation qui concerne tous les secteurs de la société.

La conduite des opérations militaires n’est plus qu’une dimension parmi d’autres d’une stratégie “générale” ou “élargie”.

Au-delà de cette caractéristique commune, les différences sont également considérables :

- dans les finalités :

1914-1918 : guerre impérialiste d’ancien modèle, avec revendications territoriales au premier plan et affrontement d’États.

1939-1945 : guerre idéologique, avec affrontement de trois systèmes, deux se coalisant pour aboutir à la destruction du troisième. Ce qui est en jeu est moins une expansion territoriale que l’imposition (ou la conservation) d’un système social.

- dans les moyens :

1914-1918 : banc d’essai de la technique et de la science, mobilisation économique improvisée ;

1939-1945 : mobilisation systématique avec un rendement beaucoup plus élevé et une accélération sans précédent du progrès technique.

1) Mobilisation économique

1914 : croyance générale dans une guerre courte, donc pas de préparation de la mobilisation économique.

Fin de l'année, épuisement général des stocks, incapacité à soutenir le rythme inattendu des opérations : pénurie d'armes et de munitions gênera toutes les offensives de 1915.

Dans le cadre de la guerre de siège, organisation progressive et empirique de la guerre économique sous ses deux aspects offensif et défensif :

- guerre économique offensive : essai d'étranglement de l'adversaire

* pour les alliés, par le blocus.

* pour les Puissances centrales, par la guerre sous-marine.

Montée en puissance lente :

* failles du blocus : intensification du commerce allemand avec les neutres (Hollande, Suède).

* guerre sous-marine gênée par les restrictions imposées aux attaques contre le commerce (cours IV).

À partir de la fin de 1916, intensification de l'offensive économique :

- renforcement du blocus : contingentement des neutres, extension de la notion de contrebande de guerre. Le blocus est hermétique après l'entrée en guerre des États-Unis.

- guerre sous-marine sans restriction lancée au début de 1917.

Effets redoutables de la guerre économique :

- le blocus affame l'Allemagne dès 1916.

À partir de 1917, multiplication des grèves et des émeutes de la faim (42 000 journées de grève en 1915, 250 000 en 1916, 200 000 en 1917). Affaiblissement des armées du fait du mauvais ravitaillement et de l'insuffisance de la motorisation.

- guerre sous-marine à outrance est à deux doigts de causer la défaite des alliés à l'été 1917.

Au final victoire alliée grâce à l'organisation de la guerre anti-sous-marine.

- guerre économique défensive : organisation de la production, rationalisation de la consommation.

Allemands en avance sous l'impulsion de Rathenau (AEG) (juin 1915, production journalière d'obus : Allemagne 250 000 ; France 90 000 ; Grande-Bretagne 10 000).

Organisation dès août 1914 de la section de guerre des matières premières, puis en novembre, des offices (des céréales, de la pomme de terre...)

Mais mobilisation générale a entraîné une désorganisation totale de la production et une pénurie de main d'œuvre : en 1915, l'agriculture allemande, déjà insuffisante, a vu sa production baisser d'un tiers, amplifiant d'autant les effets du blocus.

Succès dans le développement des ersatz et dans l'organisation de l'économie autarcique.

Progrès plus lents du côté allié : rôle de Kitchener et de Lloyd George en Grande-Bretagne, de Clementel et de Thomas en France.

Difficultés françaises accrues par la perte d'une bonne partie de l'outil de production suite à l'invasion du Nord et de l'Est (14 % du potentiel économique, mais les trois quarts de l'outillage industriel ; 95 hauts fourneaux sur 123, production d'acier réduite des trois quarts en 1915).

Reconversion progressive des usines civiles. Quelques grandes réussites (Michelin, Renault). Des échecs (électricité).

En Grande-Bretagne, libéralisme accepte mal l'intervention de l'État, mais création de la Commission royale des sucres dès septembre 1914. Pragmatisme anglais permet une montée en puissance continue à partir de 1915. Rationnement imposé en 1917.

Surtout, les alliés peuvent compter sans réserve sur l'arrière américain. Commandes massives à l'industrie américaine (1913 : ports français importent 32 M tonnes ; 1916 : 51 M tonnes).

Résultat : en 1918, les armées alliées sont très supérieures en équipement à l'armée allemande : motorisation plus poussée, d'où plus grande mobilité (parc automobile en 1918 : allemand 40 000 ; allié : 200 000) ; ravitaillement abondant, d'où meilleur état de la troupe ; remplacement continu des matériels, d'où réserve stratégique toujours renouvelée.

Noter la lenteur de la reconversion de l'industrie américaine : artillerie de l'armée du général Pershing majoritairement française en 1918. Industrie américaine fournit d'abord des matières premières, de l'acier, des navires.

1939-1945 : problème de la mobilisation économique a été mûrement réfléchi avant-guerre :

* en Allemagne, théories de l'économie de guerre (Wehrwirtschaft) et de l'autarcie (Banse)

* du côté allié, espérance dans une guerre longue où le facteur industriel jouera à plein.

Organisation dès le début de la guerre d'un pool franco-britannique pour le transport maritime et pour les achats aux États-Unis (Jean Monnet)

Du côté allemand, intensification de la production mais paradoxalement pas de passage à la guerre totale : les succès des années 1939-1941 illusionnent les dirigeants du Reich qui ne perçoivent pas la nécessité d'une mobilisation pour la guerre totale.

À partir de 1941, bien avant l'entrée en guerre, mobilisation économique et reconversion industrielle aux États-Unis : l'arsenal des démocraties va faire la démonstration de son efficacité en matière de production.

La ville de Cleveland à elle seule produit deux fois plus d'acier que l'Italie et autant que le Japon alors même qu'elle ne vient qu'en quatrième position aux États-Unis (Brooks Emeny).

Résultat sans appel : 136 porte-avions construits aux États-Unis, 19 au Japon ; 300 000 avions aux États-Unis, 125 000 (généralement plus petits) en Allemagne.

Phénomène semblable en Russie soviétique. Médiocrité de la performance militaire durant la première année contraste avec l'étonnante réussite de l'évacuation industrielle lors de l'invasion allemande. Comité d'évacuation créé dès le 22 juin 1941, premiers trains partent dès le 24, premières usines installées dans l'Oural ou dans le Turkestan commencent à produire dès la fin de l'année.

Qualité rustique des matériels, généralement inférieurs aux matériels allemands, compensée par bonne adaptation aux soldats russes peu formés et aux conditions climatiques (T34) et surtout par quantité.

Résultat : rouleau compresseur russe qui se met en mouvement à partir de la bataille de Stalingrad avec une supériorité numérique et quantitative qui permet de compenser l'infériorité tactique et stratégique de l'armée rouge.

2) Mobilisation financière

Cette mobilisation économique sans précédent a un coût financier astronomique.

La guerre doit être financée par :

- l'impôt, très insuffisant. Efficacité du système fiscal britannique : Première Guerre mondiale l'impôt couvre

28,5 % des dépenses de guerre en Grande-Bretagne, 15,4 % en France, 13,7 % en Allemagne ;

- l'emprunt. Explosion de la dette publique ;
- la liquidation des actifs à l'étranger et la vente d'or. Les besoins sont tellement importants que la totalité des belligérants sont au bord de la faillite à la fin de la guerre (1^{re} ou 2^e) à l'exception des États-Unis (Castex).

En 1917, alliés sauvés de la faillite imminente par l'entrée en guerre des États-Unis.

En 1940-1941, Grande-Bretagne sauvée de la faillite par le remplacement de cash and carry par la loi prêt-bail.

Nécessité de trouver des fonds par tous les moyens : 1940 convoitise anglaise sur l'or de la Banque de France (affaire de Dakar).

Côté allemand, dans les deux guerres, organisation systématique du pillage des pays conquis : réquisitions, contributions, travail forcé, avec des résultats variables : rentable dans certains cas (France 1940-1944, Italie 1943), négatif dans d'autres cas (Russie 1917-1918).

3) Mobilisation scientifique et technique

Course à l'arme nouvelle et aux produits de substitution (Fritz Haber invente l'extraction de l'azote pour remplacer les nitrates du Chili, Bergius le carburant synthétique, Weizmann met au point la fabrication industrielle de l'acétone...).

1914-1918 : développement fantastique de l'avion, du sous-marin, invention du char, des gaz de combat, du sondeur ultra-sonore (Langevin-Chilowski, asdic)...

Insuffisants pour déboucher sur une rupture stratégique par suite d'un emploi tactique prématuré et insuffisant (gaz en 1915, chars en 1916).

1939-1945 : mobilisation des savants, recherche systématique des innovations dans tous les domaines (Bru).

Cas exemplaire de la détection chez tous les belligérants avec supériorité alliée grâce au radar et à la radio-détection.

Aboutissement projet Manhattan, bombe atomique.

*
* *

“Auparavant c’étaient les victoires qui donnaient la puissance. Maintenant c’est la puissance qui donne la victoire” (Willmott).

Déterminisme économique ? En partie seulement, car la puissance économique agit surtout dans le long terme ; la puissance militaire peut forcer le cours des choses dans le court-moyen terme. Si elle échoue, c’est l’économique qui, au final, dans une guerre conventionnelle, impose sa loi.

X – La guerre totale

2. La bataille des esprits

Guerre devient aussi totale :

- par le renversement du rapport entre pertes militaires et pertes civiles.

- par la dilution de la distinction traditionnelle entre civils et militaires, qui s'opère en deux temps :

 - * Première Guerre mondiale : civils deviennent des cibles (bombardement des villes) ;

 - * Seconde Guerre mondiale : civils prennent part aux opérations (résistance).

Guerre totale, combinaison de forces armées et de moral civil. Les forces armées seules ne peuvent gagner la guerre pour nous (R. Leeper).

Violence de guerre. Brutalisation des sociétés européennes (Mosse).

Guerre totale destructrice de l'ordre total ancien.

Nécessité de compenser les sacrifices demandés à toutes les couches de la population par la promesse de lendemains meilleurs, ce qui passe par l'affirmation de la certitude de la victoire et la promesse de réformes politiques : 1917 suffrage universel en Allemagne, 1943 comité Beveridge en Grande-Bretagne.

Mais ces sacrifices ne peuvent être maintenus sur une longue durée que par un mélange de conditionnement des esprits et de répression des éléments capitulards ou déviants.

D'où le débat en cours entre école du consentement (Becker, Audouin-Rouzeau) et école de la contrainte (Rousseau).

Combinaison des deux dimensions constante mais proportions très variables et difficiles à établir.

Perfectionnement de la propagande permet la réduction de la répression à des milieux marginaux. Violence symbolique remplace violence physique.

L'individu moderne a besoin d'être propagandé (Ellul).

Progrès constants dans ce domaine. 1914-1918 avènement de la propagande de masse, d'abord passive puis active. 1939-1945 passage à une propagande systématique et scientifiquement organisée à partir des travaux de Tchakotine ou de Blau (Politische Waffe).

1) Le moral de l'armée

Hommes au combat naturellement courageux s'il est encadré. Solidarité des groupes élémentaires (Shils-Janowitz à propos de l'armée allemande en 1944-1945).

Rôle des facteurs objectifs de contraintes : risques liés à la désertion, absence de lieu de refuge. Désertion possible seulement en cas d'affaiblissement de l'autorité (armée italienne fin 17, armée allemande fin 18).

Mais possibilité de refus massif lorsque la limite de résistance est atteinte, phénomène des mutineries françaises en 17. Refus de la répression outrancière par Pétain, réponse psychologique et matérielle.

Dans l'ensemble, bonne tenue des troupes au combat, défaillances massives surtout liées à des structures étatiques encore jeunes (Italie) ou défaillantes (Autriche-Hongrie).

Rôle du patriotisme national plus qu'idéologique.

2) Le moral de la nation

Des sociétés industrielles, économiquement développées, ne peuvent se passer d'information. Participation politique nécessaire.

1914 entrée en guerre largement acceptée (Union sacrée, 1,5 % de réfractaires au lieu des 13 % prévus) même si l'enthousiasme populaire est largement surestimé (Becker).

Censure a d'abord un but négatif, sur deux plans :

- Eviter la diffusion d'informations utiles à l'ennemi (souvenir des fuites de 1870) ou alarmistes (dissimulation des pertes).

- Eviter la mise en péril de l'Union sacrée par la discussion ouverte des buts de guerre (Allemagne).

Période initiale marquée par des excès : l'histoire de la tartine ou des éclats inefficaces. Exploitation sans réserve du thème de la barbarie adverse : des atrocités boches (pendus d'Anvers, enfants embrochés vivants)¹.

Passage à guerre longue entraîne style plus modéré sans remise en cause du fond.

Dès 1915 censure s'oriente vers un but positif : recommandations aux journaux pour soutenir le moral de la nation, renforcer l'effort de guerre ("des canons, des munitions").

Action sur opinion ennemie très faible, menées souterraines difficiles (Scandale du Bonnet rouge).

Action sur les opinions neutres, supériorité alliée : torpillage du Lusitania, télégramme Zimmermann.

Conscience du problème chez Ludendorff, création de l'UFA. Action sur l'opinion en Belgique et en France occupée (Gazette des Ardennes) mais handicap initial lié à la violation de la neutralité belge, aux exactions des troupes allemandes (en partie liées au souvenir des francs tireurs de 1870). Difficultés des relations entre gouvernement et haut commandement.

¹ Repris contre l'Irak.

Leçon ne sera pas perdue. 1939-1945 propagande allemande modèle du genre avec Goebbels. Précision et perfection technique des journaux et des informations cinématographiques. Dans les pays neutres ou occupés, revue Signal publiée à 2 500 000 exemplaires en 20 langues, 800 000 ex en France, numéros spéciaux sur Katyn ou les bombardements alliés.

Soutien de l'opinion par le cinéma (Kolberg 1/1/45 à Berlin et à Lorient).

Succès du passage à la guerre totale (discours du Palais des sports de Berlin).

Côté allié défaillances initiales. Performances lamentables de la France en 1939-1940 (Giraudoux). Faiblesse de la propagande britannique jusqu'à l'impulsion donnée par Churchill. 2/7/40 création du SOE chargé de coordonner les organisations responsables du sabotage, de la propagande et de la subversion. SOI rattaché en 1941 au PWE.

Action sur opinion des pays occupés par tracts (1943, 150 millions de tracts sur la France) par revues lancées par avion écrites dans la langue du pays (France, Le courrier de l'air, La France Libre petit format).

Rôle essentiel de la radio BBC avec émissions nationales, France Libre (Maurice Schumann, Jean Oberlé, Pierre Dac).

Guerre des ondes, éditoriaux de Philippe Henriot (assassiné en 1944). "Radio Paris ment Radio Paris est allemand".

Complémentarité des moyens : instantanéité de la radio, durée des tracts ou des revues.

À partir de 1941 propagande noire de Sefton Delmer, intoxication.

Développement de la propagande américaine. Liberté de la presse, rôle du cinéma, de la bande dessinée (Walt Disney et la pieuvre japonaise).

Modèle soviétique, à destination interne. Mobilisation des icônes nationales (Alexandre Newski d'Eisenstein). Essai d'action sur les combattants allemands (Comité de l'Allemagne libre) sans succès.

Quels résultats ? Guerre politique partie intégrante de la guerre totale (Leeper).

Arme psychologique importante mais probablement pas déterminante.

Capacité de manipulation très grande des gouvernants. Pas d'exemple probant d'effondrement général du moral d'une nation avant que la guerre ne soit vraiment perdue.

Défaite entraîne démoralisation mais peut aussi provoquer le sursaut (opinion italienne après Caporetto) ou le durcissement (opinion allemande après Stalingrad).

Opinion des pays occupés souvent passive évolue en fonction du comportement des occupants et des événements. France opinion bascule à partir de l'été 1941 (entrée en guerre de l'Union Soviétique puis des États-Unis, otages de Chateaubriand).

Parfois succès de la manipulation grâce à répression très ciblée et politique sociale avancée : Heydrich à Prague.

Mais idéologie raciale empêche Allemagne de profiter du potentiel anticommuniste en Russie et national chez les minorités baltes, ukrainiennes, caucasiennes (Koch contre Gelhen) armée Vlassov inutilisée.

27^e enseignement : permanence de la liaison clausewitzienne entre la guerre et la politique. La propagande de guerre n'acquiert son sens et son efficacité qu'en fonction des fins politiques.

28^e enseignement : l'opinion ne deviendra un centre de gravité qu'à l'époque des mass media et surtout de la télévision, lorsque l'image aura supplanté l'écrit et la parole.

29^e enseignement : permanence de comportements archaïques ; "bourrage de crânes" de 1914 jugés ridicules,

mais certaines accusations récentes d'atrocités ou de génocide sont du même genre.

Table des matières

CONFÉRENCES D'INTRODUCTION.	
I - PRESENTATION DE LA STRATEGIE	3
1) L'art du commandement	3
2) Le champ de la stratégie	6
3) La crise de la stratégie contemporaine	7
II – LA SCIENCE STRATEGIQUE	11
1) La nécessité de la réflexion.....	11
2) Les méthodes stratégiques	13
III - LES PRINCIPES STRATEGIQUES	17
1) Les enseignements de la science stratégique	17
2) Identification des principes	19
3) Les principes aujourd'hui.....	21
CONFÉRENCES D'APPLICATION.	
HISTOIRE COMPAREE DES DEUX GUERRES MONDIALES.	
ENSEIGNEMENTS STRATEGIQUES	23
INTRODUCTION.....	25
IV –LES CONCEPTIONS INITIALES	27
1) La probabilité de la guerre	27
2) Les plans de guerre.....	28
3) Les opérations initiales	29
V – LA PROLONGATION DE LA GUERRE.....	33
1) La guerre de tranchées 1915-1917.....	33

2) Les guerres-éclair été 1940-printemps 1942	35
3) La course à l'abîme 1942-1943	37
VI - LE DENOUEMENT	43
1) La fin des empires centraux	43
2) La fin du III ^e Reich	45
3) L'effondrement du Japon	48
VII - LA GUERRE SUR MER	51
1) Théorie navale et action navale	51
2) L'épreuve des faits	52
3) L'intensification de la guerre au commerce	53
4) La victoire alliée : enseignements géostratégiques de la guerre.....	55
VIII -LA GUERRE AERIENNE	59
1) Les paradoxes de la stratégie aérienne.....	59
2) Le problème du bombardement stratégique	62
Conclusion : Les paradigmes aériens.....	63
IX - LA GUERRE TOTALE. 1. LA BATAILLE DU MATERIEL	65
1) Mobilisation économique.....	66
2) Mobilisation financière.....	69
3) Mobilisation scientifique et technique.....	70
X - LA GUERRE TOTALE. 2. LA BATAILLE DES ESPRITS	73
1) Le moral de l'armée.....	74
2) Le moral de la nation	74